**Zeitschrift:** Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

**Herausgeber:** Schweizer Film

**Band:** 8 (1943)

**Heft:** 119

**Artikel:** Echos d'Hollywood

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-733724

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 07.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

célèbre pionnier du film suédois fut la première décision de C. A. Dymling, le nouveau chef de la société, qui a réparé ainsi une grave injustice. Car depuis des années, Sjöström n'était engagé que pour jouer tel ou tel rôle, on ne lui avait plus confié la direction d'un nouveau film.

L'essor de la production suédoise se reflète dans les échos internationaux. Le film historique « Franc-Tireurs », distingué d'une médaille à la dernière Biennale de Venise, a été qualifié par la presse américaine de particulièrement intéressant et parfaitement réussi du point de vue technique ; « Retour de Babylon » vient de remporter un énorme succès en Hongrie ; quant au film « Jeu du Ciel », cette œuvre originale dont nous avons parlé dernièrement, est vendue dans la plupart des pays européens et même en Angleterre et aux Etats-Unis.

*Joh. Röhr,* Stockholm.

# Un film de la bataille d'El Alamein

Cette guerre est la première dont les combats aient pu être fixés dans des images spontanées et vivantes. On a vu les documentaires allemands sur les campagnes de Pologne et de l'ouest, les films russes du siège de Leningrad et du combat dans les ruines de Stalingrad. Durant des semaines, Londres a pu contempler les scènes de la guerre dans la jungle de Nouvelle-Guinée et dans les marais où la fièvre vous guette. Certes, tout cela c'est du travail de propagande, mais ce sont aussi des coups d'œil dramatiques jetés sur l'histoire actuelle dont le caractère immédiat dépasse de loin tous les simples rapports écrits. L'Angleterre vient de recevoir un précieux document de cette sorte : la description par le cinématographe de la bataille d'El Alamein. Ce film, qui va être présenté sous le titre « Victoire dans le désert » dans d'innombrables salles anglaises, est l'un des plus puissants ouvrages du genre.

Certes, l'on s'y attendait bien. Les hommes qui ont tourné cette bande surtout sur la première ligne du désert ont rencontré des difficultés que les opérateurs allemands en Hollande et en France et même les Russes à Stalingrad avaient ignorées. Ils ont appris à leurs dépens que ce travail compte parmi les plus périlleux de la guerre : la section de cinéma de la 8me armée a eu des morts à déplorer et certains de ses hommes ont été faits prisonniers.

De plus, la chaleur qui menace de noyer tous les contours, la vibration continuelle de l'air et le sable qui pénètre dans les appareils et rend parfois la photographie impossible sont les spécialités du film de guerre dans le désert. Il faut ajouter que dans le paysage désertique et plat il n'y a presque pas d'éminence d'où l'on puisse fixer des perspectives intéressantes et neuves et que la bataille entre les chars échappe presque entièrement à la camera. Mais à quelque chose malheur est bon : le film doit peut-être sa puissance à toutes ces difficultés parce qu'il a dû renoncer aux effets faciles et rechercher le drame intérieur de la bataille. On peut donc assurer que cette œuvre, qui fait voir sous sa forme la plus nue le combat des armées dans la solitude absolue entre la mer et la cuvette de Quattara est un document humain qui laisse une impression inoubliable.

Les moments les plus saisissants se trouvent dans les images qui fixent les derniers préparatifs avant la bataille et le premier matin qui suit l'attaque nocturne. Jamais auparavant, nous n'avions compris de la sorte ce qu'est le matériel de la guerre moderne : l'activité fiévreuse derrière le front et aussi les groupes de soldats à qui les officiers exposent le plan de la bataille. « L'une des particularités de cette bataille historique fut que tous les hommes, jusqu'au dernier soldat, ont été auparavant informés de la conduite des opérations, de la tâche qui leur incombait et du but de l'offensive. »

On trouve un autre moment saisissant dans le repos de l'après-midi qui précède l'attaque : des soldats se rasent pour la dernière fois, d'autres écrivent à la maison leur dernière lettre ou échangent leurs idées sur l'attaque imminente, tandis qu'en arrière des lignes montent incessamment dans le ciel les avions qui vont bombarder le ravitaillement de l'ennemi. C'est aussi le silence angoissant à l'instant où les batteries attendent l'ordre d'ouvrir le feu et les fantassins celui de l'assaut. Les visages des hommes sont desséchés par le sable et la chaleur, durcis par la tension de cet instant où ils comptent les dernières secondes.

En contraste subit, c'est alors le tapage du feu de barrage, le sifflement des grenades, l'avance pas à pas des sapeurs qui repèrent les mines dans la nuit traversée par les éclairs de l'artillerie. Un autre instant saisissant est celui où au milieu du roulement infernal du tir on entend les voix aiguës des cornemuses qui conduisent les Highlanders à l'assaut des lignes ennemies.

Ces scènes ont une force incomparable : on pourrait même dire qu'elles ont une force antique. L'impression n'est pas seulement d'ordre nerveux, elle atteint les profondeurs du sentiment human. C'est peut-être là ce qu'il y a de plus spécifiquement anglais dans ce film.

*(« Gazette de Lausanne ».)*

# Echos d'Hollywood

### Une cité s'adapte à la guerre.

« Parmi les grandes villes américaines — affirme une correspondance de la « Suisse » — la capitale du film fut celle qui accepta avec le plus d'enthousiasme les sacrifices imposés par la guerre. Cela s'explique facilement. Il y a des motifs à la fois géographiques, sociaux et psychologiques. Hollywood, il ne faut pas l'oublier, n'est qu'à quelques kilomètres du secteur de la côte américaine du Pacifique qui fut bombardé pour la première fois par les Japonais. Quant aux raisons sociales, elles sont assez simples : la capitale du film, qui est après Port-Saïd la ville la plus internationale du monde, abrite une population qui tient à prouver son patriotisme et son attachement à l'Amérique.

« Hollywood a tellement changé qu'on a peine à la reconnaître. Les studios, qui ressemblaient à des hangars, ont été camouflés. Dans les rues, on rencontre à chaque pas des officiers et des soldats en permission ou qui viennent prendre congé de leurs parents et amis. Parmi les uniformes flamboyants, on remarque principalement ceux de la marine, de la Croix-Rouge, de la D. C. A. et de la garde californienne.

« Les habitants ont renoncé de bon cœur à leur vie luxueuse, à leurs piscines privées et à leurs domestiques japonais. Un exemple frappant est celui d'un des meilleurs metteurs en scène du monde, et aussi l'un des mieux payés, qui constata qu'il pouvait être utile à son pays malgré son âge. Deux heures après l'entrée en guerre des Etats-Unis, cet homme, qui veut garder l'anonymat, s'engagea comme simple manœuvre dans une fabrique de munitions. Depuis lors, il accomplit chaque jour avec bonne humeur son devoir humble et dangereux. Cette histoire a fait le tour des studios d'Hollywood. D'autres ont suivi cet exemple. C'est ainsi que la capitale du film collabore à l'effort de guerre américain.

« A son tour, le film est devenu une arme puissante. On s'en sert pour maintenir à son plus haut niveau le moral de la population et des troupes. Il enseigne les méthodes modernes de combat, la discipline du camp et de la caserne, le maniement des armes automatiques. »

### Mesures d'économie.

On avait craint à Hollywood que les mesures restrictives ne compliquent gravement la réalisation des plans pour 1943. Or, le War Production Board, conseil de la production de guerre, a accordé aux producteurs et distributeurs, pour le premier trimestre de cette année, 75 % du film vierge utilisé en 1941, soit avant l'entrée en guerre des Etats-Unis ; les petites firmes se sont vu allouer même 88 %. Quant aux actualités, leur réduction se borne à 100 pieds, soit une trentaine de mètres.

Par contre, le gouvernement a demandé aux chefs des studios d'Hollywood d'envisager une augmentation des heures de travail en vue de mieux utiliser le personnel. On prévoit le remplacement de la semaine

de 36 heures par la semaine de 48 heures, ce qui, du point de vue européen, ne semble nullement excessif.

**La Fox — «héritière» de Selznick.**

L'éminent producteur américain *David O. Selznick*, créateur de «Rebecca» et «Gone With the Wind», s'est retiré pour toute la durée des hostilités, de la production de films spectaculaires, afin de pouvoir se consacrer entièrement à la production de films d'un genre nouveau visant à stimuler l'effort de guerre. Bien qu'il reste personnellement lié par contrat avec les United Artists, qui continueront à distribuer ses films anciens et futurs, Selznick a cédé à la *20th Century Fox* (selon une information de «Kinematograph Weekly») les droits cinématographiques de nombreux romans et pièces théâtrales ainsi que ses contrats avec d'illustres cinéastes et vedettes. Dans les milieux d'Hollywood cet arrangement est considéré comme une des plus grandes transactions dans l'histoire de l'industrie cinématographique.

La Fox acquiert de ce fait les droits du roman «*Keys of the Kingdom*» de J. A. Cronin, dont le personnage principal sera incarné par Ingrid Bergman; le scénario complet de l'adaptation cinématographique du roman «*Jane Eyre*», de Charlotte Brontë, qui sera réalisé par Robert Stevenson et avec Joan Fontaine; enfin, «*Claudia*» de Rose Franken, un des plus grands succès du théâtre moderne et dont le rôle principal sera interprété à l'écran par sa créatrice, Dorothy McGuire. De plus, Selznick «prêtera» à la Fox trois metteurs en scène, Alfred *Hitchcock* qui dirigera deux films, Gene Kelly et Alan Marshall, de même que son fameux opérateur Stanley Cortez.

**Films et cinéastes à l'honneur.**

Une information de l'agence Exchange nous donne les premiers résultats des votes de l'Académie des Arts et Sciences Cinématographiques d'Hollywood. «*Mrs. Miniver*» et «*Yankee Doodle Mandee*» ont été désignés comme les meilleurs films de la production 1942/43, et les interprètes principaux de ces deux films, *Greer Garson* et *James Cagney*, respectivement comme la meilleure actrice et le meilleur acteur de l'année.

D'autre part, l'U. S. National Board of Review for Motion Pictures a qualifié, comme nous l'avons déjà brièvement signalé, de meilleurs films de 1942, deux productions britanniques: «*In Which We Serve*» de Noël Coward et «*One of our Aircraft is Missing*» de Michael Powell, puis «Mrs. Miniver» de William Wyler et «Journey For Margaret» de W. S. Van Dycke II.

«*In Which We Serve*» a été également choisi comme meilleur film aussi par les critiques cinématographiques de New York.

## Greer Garson

«*Mrs. Miniver*» poursuit sa glorieuse carrière à travers toute la Suisse, remportant partout le même succès. A l'heure où sont imprimées ces lignes, le film magistral de William Wyler a été admiré à Zurich par 200.000 spectateurs, et a commencé au «Bourg» de Lausanne sa 18e semaine. D'un jour à l'autre l'interprète principale, *Greer Garson*, a passé au premier rang des vedettes de l'écran. Son nom est aujourd'hui connu de tous, et il ne nous semble pas sans intérêt de publier dans ces colonnes quelques données d'ordre biographique.

C'est à County Down, dans le nord de l'Irlande, que naquit Greer Garson un 29 septembre... Des deux côtés, paternel et maternel, la famille se composait d'universitaires — pasteurs, médecins, anciens d'église, pour qui le théâtre était un anathème. Mais à quatre ans déjà, Greer soulevait des salves d'applaudissements par ses récitations. Encore enfant, elle reçut coupes et prix pour ses productions musicales et théâtrales.

A l'âge de neuf ans, son père étant mort, elle partit avec sa mère dans l'Essex, y suivit l'école de district, et gagna de nouveaux prix de composition et de récitation. Contre son gré, elle entra à l'Université de Londres, sa famille ayant décidé qu'elle deviendrait institutrice. Pendant quelque temps, elle fréquenta aussi les cours de l'Université de Grenoble, tout en considérant ces études comme une perte de temps. Car son unique ambition était de devenir actrice.

Mais il fallait patienter; ce n'est que beaucoup plus tard que sa mère lui permit d'essayer de faire du théâtre. Greer fut alors recommandée à Londres auprès de Sir Barrie Jackson, metteur en scène du «Birmingham Repertory Theater». Elle y débuta dans une pièce appelée «Street Scene». Puis, elle se fit un nom au cours d'une tournée, où elle joua dans la pièce de Bernard Shaw «Too True To Be Good»; mais atteinte d'une inflammation de la gorge, elle manqua la pleine saison.

Certain jour qu'elle était dans un Club londonien, elle y fut remarquée par Sylvia Thomson, qui lui confia le premier rôle féminin de «Golden Arrow». La pièce même n'eut pas de succès, mais Greer Garson fut chaleureusement accueillie par les critiques, qui la prirent pour une Américaine et saluèrent en elle une nouvelle actrice yankee.

La jeune artiste joua ensuite dans différentes pièces de théâtre, et fut même invitée par la British Broadcasting Corporation à prendre part aux premières émissions de télévision. Sur le point de partir en vacances, elle fut engagée par Gilbert Miller pour «Old Music». C'était sa grande chance, car c'est dans ce rôle que la vit Louis B. Mayer, directeur de la Metro; il la découvrit pour le cinéma et lui donna aussitôt un contrat à long terme. Son premier film, et son premier succès, fut «Au Revoir, Mr. Chips», où elle fut la parténaire de Robert Donat. Puis, elle revint dans «Souviens-toi» avec Robert Taylor, «Orgueil et Préjugé» avec Laurence Olivier, «Les deux Rivales» avec Joan Crawford et Robert Taylor, «Enfants sans parents» avec Walter Pidgeon, et finalement dans «Mrs. Miniver», de nouveau à côté de Walter Pidgeon. En trois ans, Greer Garson connut une ascension littéralement vertigineuse, et par trois fois elle fut honorée par le jury de l'Académie d'Hollywood pour ses interprétations dans «Au Revoir, Mr. Chips», «Orgueil et Préjugé» et «Enfants sans Parents»; aujourd'hui son interprétation magistrale de Mrs. Miniver lui vaut le prix de la «meilleure actrice de l'année».

## † M. Ernest Koenig

Une triste nouvelle nous est parvenue récemment. M. Ernest Koenig qui fut, pendant plus de vingt ans, l'un des représentants les plus qualifiés du film américain en Europe, est décédé le 22 février aux Etats-Unis.

Il était venu en France, en 1917, avec les premières troupes du Général Pershing. Combattant intrépide, il fit son devoir de soldat avec un magnifique courage. Dès la fin de la guerre, il fut chargé d'une mission délicate qui le contraignit à rester en Europe. Sa tâche achevée, il accepta de défendre les intérêts du cinéma américain et représenta, tour à tour, la Warner Bros, la Fox Film, et, en dernier lieu, Universal Film. Jusqu'en 1940, il parcourut tous les pays de notre continent pour veiller aux intérêts qui lui avaient été confiés. Au cours de ses récents voyages, il eut maintes fois l'occasion de venir en Suisse où il se créa de solides amitiés.

Aimable et courtois, d'une absolue loyauté, travailleur infatigable, Ernest Koenig, dont la personnalité était très attachante, laissera d'unanimes regrets. D. Moriaud.